

# Le meuble à décaper

EN 1976, à propos de l'ethnologue Robert-Lionel Séguin, Gaston Miron disait ceci : « Comme on enlève les couches successives de peinture qui aliènent le matériau naturel d'un meuble, il nous a montré et tendu un visage décapé du passé et des ancêtres, que nous avons d'abord regardé avec étonnement et pudeur, et commencé de récupérer et d'aimer dans les années 1960. » J'ai toujours trouvé la comparaison particulièrement juste. Elle résume parfaitement l'esprit d'une époque, tandis qu'on courait les campagnes à la recherche d'un rouet, d'un canard de bois, d'une armoire à pointes de diamant. Il s'agissait ensuite de décaper l'objet pour en retrouver le « matériau naturel ». Enfin, le Québec retrouvait son authenticité d'antan.

Illusion, bien sûr. Qu'est-ce que l'origine ? Qu'est-ce que le naturel ? À ce propos, il y a quelques années, une réflexion de Pierre Nepveu m'a frappé. Dans son essai « Retour à Mirabel ou l'émotion du proche », il rappelle que lors de l'expropriation des citoyens (rendue nécessaire par la construction de l'aéroport), on a tout de même pris la peine de déplacer des maisons anciennes. Intention louable, qui est sans doute liée à ce souci patrimonial qui s'est mis en place, progressivement, au fil des années 1960 et surtout 70. Les autorités sont même allées plus loin : elles ont voulu leur redonner leur aspect original, puisqu'on y avait apporté trop de changements depuis leur construction. Fantasma du commencement, comme s'il existait là une époque parfaite,

sans faille, analogue, peut-être, au petit monde étanche des *Belles histoires des pays d'en haut*. Comme si les couches de peinture successives n'avaient été qu'une série d'erreurs.

Quand on pense au patriotisme, ou du moins à un certain amour de la patrie, on a l'impression d'un sentiment qui veut tout râper pour en arriver à ce « temps zéro ». Sur la route, il lui faut commémorer, certes, rappeler la succession d'échecs comme autant de couches à enlever pour retrouver le vrai du vrai. Alors, oui, les plaines d'Abraham en 1759, les rébellions de 1837 et de 1838, la pendaison de Louis Riel en 1885, le règlement xvii en Ontario de 1912, la conscription de 1917, le référendum de 1980, le but volé d'Alain Côté en 1987, le référendum de 1995, etc. Avant, par contre, c'était surement parfait.

Lorsque nous avons vidé la maison de mes grands-parents Labelle, il ne restait pas vraiment d'antiquités. Un méchant brocanteur américain avait tout pris ce qu'il y avait à prendre, au début des années 1960. Il ne restait plus qu'une coiffeuse, datant probablement des années 1940. Le meuble était d'une qualité proportionnelle aux revenus d'une famille dont le chef était cultivateur le jour et journalier la nuit.

J'ai apporté la coiffeuse en question dans mon logement du Vieux-Rosemont, à Montréal. Voilà un quartier qui m'adonne : secteur ouvrier du début du siècle, relativement à l'aise pendant les années 1970, ne payant pas de mine dans les années 1990, suivant ensuite le modèle du Plateau voisin avec 15 ans de retard. Depuis, se côtoient, de la 1<sup>re</sup> Avenue au boulevard Saint-Michel, les BMW et les Chevrolet Cavalier. Mixité sociale de l'enfer. Nous y sommes d'ailleurs une poignée d'universitaires à avoir l'impression de nous salir les mains de cambouis parce que nous faisons nos courses au Provigo des anciennes *shops* Angus. On en connaît un bout sur l'authenticité.

Le meuble, disais-je. Je l'ai décapé: ma grand-mère Fleurette avait tendance à tout peindre en beige, couleur devenue depuis jaune jauni. Des couches successives enlevées pour retrouver le «visage décapé du passé et des ancêtres». Après des heures de travail dans mon hangar, là où je me sens intellectuel organique (sans trop me soucier de ce que voulait dire Gramsci), je suis arrivé au bois. Étrange noyer, fort irrégulier, presque humain.

Explication simple qui me vient de ma mère, à qui j'ai avoué ma surprise: ma grand-mère aimait bien donner un faux fini bois à ses meubles. Elle avait imité le bois de noyer avec une éponge et de la teinture. Ça m'a déçu, sur le coup.